



MON QUARTIER



Médaille réalisée en rocailles par Maurice Garnier pour orner le square Le Gall

Le journal du Conseil de quartier n°1 Croulebarbe

ÉDITO

Les animaux les plus visibles, dans l'espace urbain, sont les chiens et les pigeons ; les chats, frileux, préfèrent rester au chaud.

Demandons-nous aussi d'où viennent tous ces noms d'animaux qui jalonnent nos rues.

Régalons-nous de ceux évoqués dans des contes bien de chez nous. Ayons une pensée nostalgique pour ceux qui ont vécu ici, dans un passé plus ou moins lointain, pour nous distraire ou nous servir.

Rêvons d'une nuit au square Le Gall pour vivre la renaissance des espèces qui ont besoin d'obscurité.

Et puis, il y a ceux qui ne font pas rêver, très anciens habitants des profondeurs du sol ou nouveaux arrivants dans les arbres qui nous piquent ou nous irritent.

F. B.

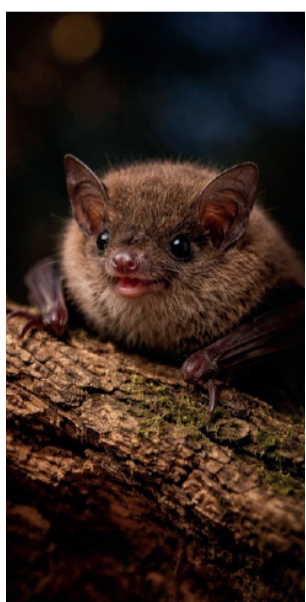
LES NOCTURNES DU SQUARE

À la tombée du jour, le square Le Gall change de visage. Quand les promeneurs s'éclipsent et que les grilles se ferment, un autre peuple s'éveille. Au cœur de cette vie discrète : les chauves-souris.

Paris abrite une dizaine d'espèces de chiroptères, toutes protégées. La plus commune est la pipistrelle, minuscule acrobate capable d'engloutir des centaines d'insectes par heure. Ailleurs, certaines colonies trouvent refuge dans les tunnels de la Petite Ceinture. Au square Le Gall, elles profitent des arbres et de l'abondance d'insectes pour chasser à la nuit tombée. Silencieuses, elles émettent des ultrasons pour repérer leurs proies avec une précision redoutable.

Longtemps, l'éclairage urbain a bouleversé cette chorégraphie nocturne. La lumière attire les insectes, modifie les équilibres et dissuade les espèces les plus sensibles. Certaines chauves-souris s'en accommodent ; d'autres fuient. En 2018, une expérimentation menée par l'Agence Écologique Urbaine a remplacé les anciennes ampoules par des LED moins éblouissantes. Des capteurs ont révélé la présence d'espèces rares. Depuis, le square est passé en « mode nuit » : extinction complète de l'éclairage. Cette obscurité retrouvée s'inscrit dans la dynamique de la « trame noire », qui préserve les continuités écologiques nocturnes.

La Ville accompagne cette démarche par des aménagements concrets : installation de gîtes artificiels, préservation de zones plus denses en végétation et réduction des traitements phytosanitaires afin de favoriser le retour des insectes.



Autour des chauves-souris, tout un écosystème s'anime. Merles, mésanges, rouges-gorges et troglodytes trouvent refuge dans les arbres. Les papillons de nuit, coléoptères et pollinisateurs bénéficient d'un environnement plus apaisé. Un hôtel à insectes, près des massifs, offre un abri aux coccinelles ou aux chrysopes, précieuses locataires du jardin.

Ainsi, du crépuscule à l'aube, le square Le Gall devient un théâtre discret où chauves-souris, oiseaux et insectes jouent une partition commune. Dans l'ombre bienfaisante, la ville respire autrement.

L. C.

Jusqu'au percement de nos boulevards vers 1860, dans une grande partie du quartier Croulebarbe, c'était la campagne. Les noms du pré de l'Avocat et du champ de Lalouette sonnent de façon bucolique à nos oreilles. La culture et l'élevage étaient prégnants.

On retrouve des traces de cette activité dans les livres : le 8 avril 1579, il y eut une crue mémorable de la Bièvre (Le Déluge Saint-Marcel) ; les textes nous racontent qu'il y eut de nombreux morts et que « plusieurs bestiaux, comme vaches, porcs et autres, ont été trouvés noyés ès estables où ils estoient ». Quelque temps après, en 1582, sur une passerelle en bois sans garde-fous, qui franchissait la Bièvre vers le 14/16 du boulevard Arago actuel, « un enfant fut bousculé par un mouton, tomba dans la rivière et s'y noya ».

Le 26 mai 1827, la bergère Aimée Millot qui gardait les chèvres de sa patronne dans un champ près du square Le Gall actuel, fut assassinée par son amant éconduit.

VEAUX, VACHES, COCHONS...

Plus près de notre époque, c'est par la mémoire des plus anciens d'entre nous que l'on apprend que la rue des Tanneries abritait une ferme qui subsista jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les vaches de cette ferme allaient paître régulièrement dans des prés de la proche banlieue.

Pendant très longtemps, des voitures hippomobiles ont sillonné nos rues ; des habitants gardent en mémoire celles de la maison Gervais, située boulevard Arago ; elles se chargeaient des livraisons. Le crottin faisait le bonheur des jardiniers amateurs pour amender leur petit coin de verdure.

Aujourd'hui, excepté le poulailler derrière l'église Sainte-Rosalie, les abeilles sont les derniers animaux d'élevage qui persistent à Croulebarbe. Les ruches au miel fameux, récemment disparues du jardin du couvent des sœurs Augustines, étaient entretenues par les apiculteurs du Luxembourg. Deux ruches sur le toit de l'École Estienne y sont restées cinq ans.

Il y en a encore sur certains de nos toits. Néanmoins, une prolifération d'abeilles domestiques dans un environnement pauvre en flore comme l'est toute ville pose entre autres, des problèmes aux abeilles sauvages et à d'autres insectes pollinisateurs qui, faute de nourriture disparaissent.

Alors, vive la modération et fleurissons le plus possible nos fenêtres et nos balcons !

F. B.



LES GOBELINS, QUARTIER DES OURS ET DES NOUNOURS



Extrait de la Bibliothèque numérique Gallica

Dans l'histoire de notre quartier, on croise des animaux que l'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans nos contrées. Un animal en particulier apparaît à plusieurs périodes : l'ours.

Nous n'avons pas eu confirmation formelle lors de nos recherches mais il semble que des ours auraient été installés par Louis XIV au sein de la manufacture des Gobelins. Réalité ou légende urbaine, des membres du personnel nous ont toutefois confirmé qu'il y avait dans l'enceinte de très d'anciennes « fosses aux ours » transformées aujourd'hui en parterres de fleurs... Si des ours ont vraiment occupé cet endroit, c'est possiblement avant la création de la « Grande Ménagerie » à Versailles (les animaux royaux étaient auparavant répartis

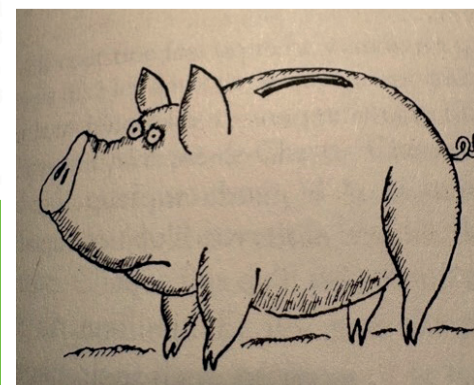
sur différents sites, en particulier Vincennes) ou lorsque Madame de Montespan régnait sur la cour, le roi lui ayant offert deux ours polaires, qui firent beaucoup de dégâts au château de Saint Germain.

Mieux documenté, le second événement date du 14 juillet 1906. À cette date, se déroule la « fête du quartier des Gobelins », une des principales fêtes de quartier qui s'étend jusqu'aux avenues d'Ivry et de Choisy avec des centaines de baraques foraines. Habitue de la fête, la « Ménagerie Darius » présente des animaux exotiques à un public captivé (tigres, oiseaux rares, ours, ...).

La terreur s'empare de la foule lorsqu'un impressionnant ours brun se libère de ses entraves, sort de sa cage et fonce vers les badauds. Blessant un âne à coup de griffes puis mordant un des employés de la ménagerie à la jambe, l'animal est abattu par les gardiens de la paix, rue Philippe-de-Champagne. L'affaire fait grand bruit, *Le Petit Journal illustré* du 26 juillet y consacre sa une sous le titre « Chasse à l'ours en plein Paris » avec un dessin et un narratif faisant penser à un film qui sera tourné vingt ans plus tard, *King Kong*, où l'animal sauvage s'échappe et sème la terreur en milieu urbain.

À la même époque, aux États-Unis, deux immigrants russes créent les premiers « ours en peluche » et leur donnent le nom du président Théodore Roosevelt. Très rapidement, les « Teddy Bear » se vendent dans le monde entier. Ces pacifiques plantigrades font un retour remarqué dans notre quartier en octobre 2018 à partir de la presse-librairie des Gobelins. Les « Nounours des Gobelins » envahissent alors le quartier, puis la ville, avant de s'exporter partout dans le monde.

A. B.



A. N.

Dessin de Puig Rosado

LES ANIMAUX DES CONTES DE LA RUE BROCA

Dans les contes plaisants de Pierre Gripari, publiés en 1967, nombreux sont les animaux qui jouent un rôle déterminant. Ainsi, dans *Je-ne-sais-qui, Je-ne-sais-quoi*, l'histoire du jeune fils de marchand nommé Manque-de-Chance : un chat qu'il a sauvé lui permet de s'enrichir en tuant les souris qui pullulent sur une île ; une tourterelle blessée se transforme en une jeune fille désirable ; il va ensuite faire appel aux bêtes de la forêt, aux oiseaux et aux poissons, avant qu'une énorme grenouille n'achemine celui qu'on nomme l'idiot jusqu'à un endroit nommé « je ne sais où » où le roi le choisira comme successeur.

Mais c'est dans *Le petit cochon futé* que le lecteur rencontre l'animal le plus émouvant. Quand le petit Dieu propose aux animaux d'aller habiter le ciel, ce petit cochon gourmand n'a pas entendu l'appel qui rassemble animaux mythiques et réels : bœuf, taureau, crabe, ourses, chiens. Pour essayer d'aller au ciel comme eux, le petit cochon frustré gobe l'étoile polaire qui illumine son corps. Alors que les bateaux sont dérouterés, le cochon va trouver refuge à l'épicerie-buvette de la rue Broca, où les filles de M. Saïd le cachent. Le soleil, en quête de l'étoile polaire, finit par le retrouver, lui fend le dos pour récupérer l'étoile, puis le change en tirelire destinée à recevoir les pourboires. Mais le pauvre animal n'a guère de chance d'être délivré après avoir été rempli, parce que les enfants viennent puiser dans la tirelire ! En s'inspirant d'un objet banal le conteur construit le parcours insolite d'un animal condamné à rester dans le commerce de notre rue Broca.

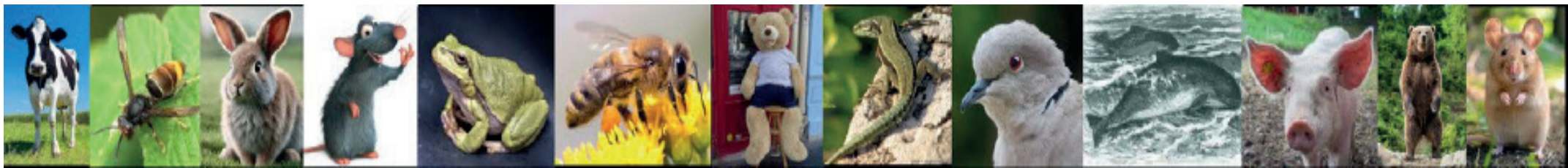
F. G.



Le nom de genre « podarcis » vient du grec *ποδάρις* et signifie « aux pieds agiles », et le nom d'espèce vient du latin *muralis* qui veut dire « du rempart, des murs ».

Mais ici, nous allons parler d'un lézard d'une autre espèce et d'un autre genre : les Lézarts, du genre artistique d'une espèce qui se nourrit du regard de l'humain. Il est saisonnier. Il apparaît tous les ans sur les murs de nos quartiers à l'approche de l'été. Sa présence est colorée et nous guide pour une promenade estivale artistique : celle des Lézarts de la Bièvre.

Prochain rendez-vous le week-end du 6 et 7 juin 2026.



NOMS D'OISEAUX & SINGERIES

Savez-vous qu'à l'instar de la « Butte-aux-cailles », ainsi baptisée non pas en raison de ces délicieux volatiles censés nicher dans ses bosquets, mais d'un vigneron, Pierre Caille, qui avait acquis en 1543 ce coteau boisé pour y planter des vignes, la toponymie de notre quartier dissimule une véritable ménagerie ?

Ainsi, la rue du Champ-de-l'alouette, parfois nommée, par homophonie, « rue de Chant de l'alouette », n'a rien à voir avec la gentille alouette des champs : il s'agit, là encore, d'une référence à l'ancien propriétaire des lieux, un dénommé Eustache Laloué, dont le patronyme a dérivé en « Lalouette », qui possédait au XVI^e siècle un vaste domaine à l'ouest de la vallée de la Bièvre.

Chez nous, pas de « Merle moqueur », mais des marsouins – à la caserne de Lourcine – ainsi que des fauvettes ! En effet, un « café-concert » appelé « La Fauvette » avait été créé en 1894, avenue des Gobelins, par Ernest Pacra ; on y projetait, occasionnellement, quelques films. Devenu un cinéma, il vit sa fréquentation décliner puis fut repris par le circuit Gaumont sous le nom de « La Fauvette ».

Aujourd'hui passé sous l'enseigne Pathé, il consacre sa programmation à des films patrimoniaux. Quant au square René Le Gall, poumon de notre quartier, c'est une autre histoire !

À l'emplacement de l'ancienne « Île aux Singes », marécage insalubre situé entre les deux bras de la Bièvre sur d'anciennes dépendances du Mobilier national et de la Manufacture des Gobelins, se trouvaient jardins ouvriers, débits de boissons dont le célèbre « Lion d'or » qui deviendra « Le Grand Louis », tanneries et autres taudis qui subsisteront jusqu'en 1930. Il se peut que le nom d'« Île aux singes » provienne d'animaux savants laissés en liberté par les bateleurs des guinguettes ; plus probablement, il s'agirait de l'expression argotique utilisée par les ouvriers tanneurs pour qualifier leurs patrons...

Après avoir canalisé et recouvert la Bièvre, en 1912, la Ville de Paris fait assainir l'îlot et le convertit en jardins potagers qui deviendront, après la Libération, le square Le Gall, substituant ainsi le nom d'un grand Résistant à une part du folklore ouvrier.

L. M.

LE TERRAIN AUX LAPINS

Il existait rue Gustave Geffroy une friche alors appelée le « Terrain aux lapins ». À travers les interstices de la palissade les passants contemplaient ce brin de nature à la végétation profuse, composée d'arbustes, de plantes « sauvages » et de lianes : un paradis végétal. En 2011 il fut défriché pour laisser place à la construction d'une crèche et d'une PMI.

En l'absence de trace écrite, le nom de ce lopin de terre vient probablement de la tradition orale. La présence de lapins à Paris est ancienne: certains immeubles sont décorés de sculptures d'animaux de toutes espèces, dont le lapin. Or parmi les nombreuses attributions qui lui sont prêtées, il y a l'ivrognerie. Ainsi la rue du Moulin des lapins, dans le 14^e, se trouvant hors des barrières, donc de

la douane de la Capitale, un marchand y vendait le vin moins cher. Ce fut là qu'eurent lieu les premières goguettes, dont les habitués se donnèrent le nom de lapin en signe de reconnaissance. Poursuivons vers Montmartre, et découvrons le « Lapin agile » (ou lapin à Gill), un cabaret était établi lui aussi sur une barrière d'octroi, et bénéficiait ainsi d'une franchise sur le vin. Ce petit lapin, souvent nommé lièvre, nous réserve bien des surprises : remontons à l'Antiquité, où il a une importance culturelle d'une grande richesse. Il alimente nombre de mythes, contes, œuvres littéraires et de toutes formes d'art. Il suscite des superstitions bénéfiques et maléfiques, au sein de cultures très différentes : Europe, Australie, Japon, Chine, Antilles et tant

d'autres. Symbole de fertilité associé à l'éveil de la nature, sa couleur blanche incarne la pureté au Japon et en Occident. Il en est ainsi de la Vierge au lapin du Titi. C'est aussi le lapin blanc qui montre le chemin à Alice pour aller au Pays des Merveilles: allégorie du passage de l'enfance à l'adolescence. L'illusionniste fait rêver en sortant un lapin blanc de son chapeau. Mais sans oublier la réputation de « chaud lapin » de notre animal !

C. S.B.



Peinture de Hans Hoffmann, 1591

COMME CHIENS & CHATS

Suite à la publication d'un article sur l'ouverture d'un « bar à chats » dans notre quartier, j'ai souhaité mettre en lumière la cordialité de quelques-uns de nos cafés où les chiens et leurs maîtres sont accueillis avec bienveillance mais, en échangeant avec les uns et les autres, j'ai compris que ces commerces préféreraient rester discrets.

On est plus facilement bienveillant avec le chat dans les commerces qu'avec le chien, pourquoi ? Ils sont tous les deux des animaux dits de compagnie et domestiqués : pourquoi donc cette réticence envers les chiens ? Cela m'a poussée à réfléchir à la question du chien dans la ville.

Le chien domestiqué, à travers son histoire, a souvent collaboré et travaillé avec l'homme. Il a même été considéré comme son « meilleur ami ». Alors, pourquoi cette intolérance aujourd'hui avec le chien ? Ils sont plus grands ? Plus agités ? Plus agressifs ? Ou tout simplement parce qu'ils sont de plus en plus présents en ville (en 2023 d'après une étude réalisée par *ProtectMyPaws*, Paris a obtenu le titre de capitale mondiale du chien avec 2857 chiens au km²) ?

Serait-ce donc une question de territoire ?

À Paris, les chats disposent souvent d'un territoire limité au domicile du propriétaire : ils y font leurs besoins et on les voit rarement circuler librement en ville ; leur caractère sauvage est ainsi gommé et reste dans l'intimité du foyer.

Notre quartier connaît une exception: « Rosalie », le petit félin de l'Hôtel Rosalie, qui circule en toute liberté dans son territoire urbain (qui est aussi le nôtre) sous le regard attendri de certains habitants et des passants. Pourquoi la gent canine ne bénéficie-t-elle pas de la même sympathie ?



L'une des quatre fontaines-salamandres conçues par l'artiste Véronique Vaster pour figurer le parcours de la Bièvre

À la différence du chat de ville qui fait ses besoins à la maison, le chien, lui, les fait dans la rue et si son maître ne les ramasse pas, ses excréments restent là pour témoigner de son passage « sauvage », mais aussi de l'incivilité de son maître. Chien et maître sont donc intimement liés dans cette transgression: l'un qui, en respectant son instinct sauvage, laisse des traces pour marquer son territoire ; l'autre qui, ne respectant pas son territoire, n'accomplit pas son devoir civique de les ramasser.

Les plaintes de l'humain à propos du chien en ville concernent surtout les traces que celui-ci y laisse - ses déjections - et le bruit qu'il génère, plus rarement attaques et morsures.

On n'aime pas les crottes en ville, c'est sûr ! Mais, est-ce que tout ça se résume à une histoire de crottes ? Finalement, je me suis posé la question de la sauvagerie dans la nature humaine, car les comportements agressifs en ville, et pas seulement au volant, sont devenus monnaie courante.

Malgré tout, je reste optimiste pour ce partage du territoire entre l'homme et le chien : peut-être un jour pourra-t-on établir une carte des commerces *pet friendly* dans notre quartier et aurons-nous la surprise de la voir aussi touffue que celle des espaces *pet friendly* de la ville de Montréal au Canada...

A. N.

BIODIVERSITÉ ET « NUISIBLES »

La biodiversité (animaux, plantes, champignons) est importante à Paris avec environ 3400 espèces sauvages recensées. Elle est souvent considérée comme une nécessaire lutte pour un environnement sain; mais si nous apprécions les oiseaux, les plantes, fleurs, arbres ... d'autres sont souvent qualifiés de « nuisibles ».

Les souris et les rats (surlulots) sont parfois mis en valeur par des artistes : la souris de Mickey, les comptines d'enfants, le rat héros du film *Ratatouille* ou les petits rats de l'Opéra... L'augmentation des espaces verts dans notre quartier - square, jardins publics et privés, voirie – ainsi que les dépôts d'aliments génèrent la prolifération des souris et des rats dans les caves, parkings, logements, en particulier les cuisines, réseaux souterrains, égouts et métros. Des experts affirment la présence d'environ 5 millions de rats à Paris !

La cohabitation de l'homme avec ces rongeurs remonte à plusieurs millénaires. Les principales pathologies générées par leur contact sont la leptospirose - via les déjections-, la salmonellose, les hanta virus, la fièvre botulique ou peste, générée par les puces des rats, les morsures... Les préventions reposent essentiellement sur l'absence de dépôts de restes d'aliments, le rebouchage des passages de gaines dans les immeubles, les appâts et pièges, les repoussoirs, dont l'eau de Javel, le vinaigre blanc ou la menthe poivrée, et les aides des professionnels.

La présence, dans notre quartier, de nombreux insectes, est souvent peu appréciée : par exemple le frelon asiatique. Cette espèce invasive, acclimatée en France depuis les années 2000 est reconnaissable à ses pattes jaunes. Les frelons construisent dans les arbres des nids d'une dimension d'un mètre qui peuvent contenir un millier de frelons. Ils se nourrissent d'abeilles, sont souvent agressifs et leurs piqûres venimeuses sont dangereuses et peuvent provoquer un œdème

de Quincke (gonflement de la gorge) parfois mortel. Lorsque l'on observe la présence d'un nid de frelons, il est nécessaire d'informer la Mairie et de faire appel à des spécialistes qui détruiront le nid.



Quant aux chenilles processionnaires, espèce des lépidoptères, elles sont parfois présentes dans nos espaces verts où elles se déplacent en de longues et curieuses processions, sous les pins dont elles se nourrissent des épinettes l'été avant de se transformer en papillons pour s'accoupler. Le contact de cette chenille est très urticant et dangereux pour les chiens.

Nombre d'autres animaux sont aussi considérés comme nuisibles mais sont plus connus de chacun.

P. C.

Rédacteurs :
Arnaud Blesse, Françoise Bon, Laetitia Charissoux, Pierre Coryn, Françoise Gevrey, Luce Mondor, Abigail Nunes, Claire Stoloff-Beauchamp

Contributeurs :
Natalia Aleksandrova, Mohamed Bentayeb, Jean-Pierre Bon, Françoise Hamel Andraut

Les photos ont été prises par les auteurs des articles. Frise de la page 2 : Jean-Pierre Bon

Conception graphique : Sara Khanich.

